

Lunatique

par

Sadegh Hedayat

«-Tu vois? C'est son âme, c'est l'âme de Bhagvan qui vient me punir. Elle vient de me surprendre avec toi. Il faut que je te quitte à l'instant même.»

Je sentis mon sang se glacer et une peur surnaturelle s'empara aussi de moi.

Elle fit un grand effort pour se relever, et sans me dire au revoir elle sortit, chancelante. Moi, je ne savais plus que faire, j'avais une vague sensation de malaise, j'éteignis la lumière et m'étendis sur mon lit, bientôt je tombai dans un lourd sommeil.

De bon matin, je m'habillai en hâte, je frappai à sa porte; pas de réponse.

J'aperçus le patron dans le corridor, il me désigna la chambre de Félicia, avec son sourire sournois et me dit:

«-Elle ne m'avait pas prévenu, elle est partie hier soir, on ne sait où?»

«Heureusement, elle avait payé sa location d'avance. Je vous l'avais bien dit qu'il ne fallait pas se fier à des aventurières de cette espèce. C'est encore un coup des tropiques!»

Fin.

le rideau.»

Il faisait une chaleur molle, moite, lourde d'orage. Une température gluante qui collait à la peau comme une chemise pleine de sueur. La lune décroissante, baignée de vapeurs rouges, était descendue sur l'horizon.

Je retirai le rideau en restant à ma place, hésitant.

«-Viens près de moi, murmura-t-elle».

Elle parla longuement, confidentiellement et, de temps en temps, levait la tête vers moi, comme pour se faire approuver, lire mon consentement sur mes traits. Bientôt elle tomba à genoux, m'entourant de ses bras et suppliante, roulant son extraordinaire tête blonde sur moi, râlant doucement, redressant le visage, quand le râle paraissait la suffoquer, prononçant des mots d'amour indistincts, tremblant de larmes secrètes. Puis d'autres mots, des phrases de même sonorité et gravité que des formules magiques.

J'allai l'enlacer lorsque j'entendis un bruit étrange de battements d'ailes, et je vis une chauve-souris, de ces bêtes inoffensives qui font leurs tournées nocturnes, surtout pendant la saison des pluies. Entrée éffarouchée, elle tournait autour de ma chambre.

Félicia transie d'effroi, se blotissait contre moi, criait spasmodiquement:

que Bhagvan. Seulement ils ont l'argent, et c'est l'argent qui leur donne de l'audace et du prestige. Ils se permettent tout et se donnent un air intelligent. Oh ! que je les déteste, je les ai toujours détestés, du fond de mon coeur. Enfin il a été desséché, épuisé devant cette fenêtre, et puis il est mort, et puis il va être incinéré et sa poussière sera emportée par le vent.

« Il souffrait pourtant, il avait du désir, de la passion, mais personne ne l'a su ; tout cela sera emporté par le vent. Est-ce que nous ne suivons pas le même destin ? »

Elle parlait inconsciemment, comme si elle voulait se convaincre. Elle avait des prunelles claires et larges avec de longs cils blonds et une veine bleuâtre gonflait son front. Son expression dure et ses manières hautaines étaient changées, elle était devenue simple, presque naïve. Elle se blotissait contre moi, avec une expression surnaturelle mélangée de peur et de passion. Je sentais sa chair et je pouvais compter les battements de son coeur. Un rythme sourd se mit à battre dans mes veines, d'abord incertain, puis précipité qui devint la pulsation d'une course accélérée. Je me demandais à quoi elle voulait en venir et pourquoi elle me témoignait tant de confiance.

Elle désigna la fenêtre : « S'il te plaît, retire

vies humbles, pour les gens simples qui mènent une vie tout à fait inaperçue comme des vagues sur l'océan sans limite. Ce pauvre diable de Bhagvan, il est venu au monde et il en est parti sans laisser aucune trace, ou essayer d'en laisser une, dire que de temps auparavant il parlait, remuait et pensait. A présent il n'est plus, sa mort avait été aussi inutile que sa vie, et il y en a des milliers de pareilles. Certainement il croyait à son Karma, il supportait son destin avec résignation et il était convaincu qu'après sa mort, il renaîtrait dans un corps nouveau, peut-être meilleur. Et moi je suis entrée dans sa vie, souvent j'avais remarqué, même la première fois que je lui ai passé mes chaussures pour les cirer, qu'il m'aimait, m'admirait et me désirait, surtout il me désirait, son spectre, brûlant de passion, m'apparaissait en rêve. Lui ou un autre? Ces hindous sont capables d'une concentration formidable, ils ont ça dans le sang. Mais en même temps quelle tragédie muette, car il n'osait jamais en faire l'aveu. Son respect exagéré m'exaspérait. Si j'ai apporté quelque aide dans sa vie, c'était un prétexte, il n'avait pas besoin de mon aide, pas plus que d'autrui, car les hindous savent attendre et mourir. C'est plutôt moi qui avait besoin de lui. C'est vrai, j'ai beaucoup d'admirateurs riches, peut-être sont-ils encore plus bêtes et dépourvus de sentiments humains

Tu n'a pas appris l'horrible nouvelle ?

« - Que voulez - vous dire ?

« - Voilà, cet après - midi on m'a téléphoné de l'hôpital que Bhagvan est mort.

- Pas possible, tiens, j'ignorais.

« - Puis - je te demander un service ? Allons tout de suite à l'hôpital réclamer sa dépouille pour l'envoyer à Soummatpur (lieu de l'incinération). J'ai peur qu'on ne l'envoie à l'École de Médecine pour la dissection.

« - Voyons, soyez raisonnable, en ce moment l'hôpital est fermé, nous nous occuperons de cela demain matin.

D'un air boudeur elle frappa de son pied le parquet :

« - Il le faut, il le faut tout de suite ; j'ai tellement peur, je suis si désolée ! Il avait confiance en moi, et c'est un grand sacrilège, tu comprends ?

Elle sanglota et se laissa tomber sur mon lit en se tordant .

« - Je suis si seule, balbutia-t-elle, si malheureuse. Je comptais sur toi ; mais viens donc, approche-toi ; j'ai quelque chose à te dire.

Je m'approchai en hésitant, elle m'offrait ses mains délicates, puis me confia :

« - Il y a quelque chose que je n'ose avouer à personne, j'ai une si grande pitié pour les

être rôle que je jouais dans la comédie sentimentale de cette femme.

Puis elle s'en alla en claquant la porte. La pluie tombait à seaux, je me déshabillai à la hâte, ses paroles incohérentes, son attitude bizarre et son rire nerveux, presque méprisant, me causa un malaise indescriptible. Enfin je me décidai à ne plus lui adresser la parole et me plongeai dans ma lecture, quoique ne parvenant pas à saisir ce que je lisais. Malgré mes efforts pour me distraire, l'image de Félicia obsédait en tous lieux ma pensée, tout mon être aspirait à elle, au souvenir du plus insignifiant de ses gestes, de ses mots, de ses sourires, une exquisite douleur me poignait.

Je tins parole le lendemain, pendant le dîner et le souper, je ne fis pas la moindre attention à elle et Félicia à moi non plus, elle semblait oublier même ma présence. Après souper, en rentrant dans ma chambre, on frappa à ma porte, j'ouvris et vis Félicia en robe de chambre de batik splendide, décorée de motifs chinois, elle entra d'un air distrait. Sa blancheur transparente, son corps bien moulé, son parfum doux et pénétrant me troublèrent. Elle m'adressa la parole en me tutoyant :

« - Tu te rends compte de ce que je te disais l'autre soir, j'avais un mauvais pressentiment.

froide et même agressive du premier jour de notre rencontre, et sa soumission résignée des jours suivants m'intriguaient.

La pluie tombait toujours, moins violente, mais avec cette majesté inhumaine d'une force sûre, aveugle et inépuisable. Je joue quelques disques, elle écouta distraitement et visiblement ennuyée, puis tout à coup me dit :

« J'ai un mauvais pressentiment, il m'arrivera quelque malheur. »

En guise de sympathie, je m'assis au bord de mon lit, à côté d'elle, en essayant de prendre ses mains. A ce moment je brûlais de passion, mais elle retira ses mains, irritée.

« - Ah, par exemple! Pour qui me prenez-vous? dit-elle avec un rire sarcastique qui sonna étrangement dans la pièce, mais vous vous trompez mon ami, vous me dégoûtez, vous m'entendez? Si je me confie à vous, c'est parce que vous aviez un air sérieux, timide même, parce que vous êtes un étranger de passage. J'ai tellement horreur des gens d'ici qui se moquent de moi et me traitent de folle.

« Mais rassurez-vous, je ne donnerai pas un cheveu de Bhagvan à votre échange »

Déconcerté, j'éprouvais une vague sensation d'humiliation, et mon coeur débordait de haine contre ce vieux cordonnier, en apprenant le pi-

Du reste, je ne sais si c'est la poésie ou la philosophie de ce pays qui me rattache aux Indes, vous savez, la ligne de démarcation entre les trois règnes de la nature, entre la vie et la mort s'efface et disparaît, c'est le seul peuple au monde qui ait adapté la haute philosophie à ses moeurs et à ses coutumes. Un jour à Bénarès, je me trouvais sur le bord du Gange, alors je me suis aperçu de la grandeur de la philosophie hindoue, avec quelle indifférence à un endroit on célèbre le mariage et dans un autre on incinère les morts et les ascètes font leur ablution. Depuis des millénaires, l'âme hindoue reste la même, malgré le modernisme; au fond rien ne change, et rien dans ce pays ne doit pas être considéré à notre mesure ordinaire. Ce peuple possède par atavisme une grande richesse, une grande force.

En ce moment, le taxi stoppa devant notre pension. Elle me fixa un instant avec ses grands yeux limpides sans paraître me voir, et d'un air dégagé me dit:

-«Allons chez-vous.»

Je l'accompagnai dans ma chambre, son air troublé, ses yeux suppliants et agrandis, ses gestes inquiétants, sa couleur blanche, mâte et malade et ses divagations m'attiraient invinciblement. Je tremblais de désir. Son attitude

de la voiture. Le paysage englouti dans les ténèbres et la pluie, nous étions devenus plus intimes. Elle était tout près de moi, je frôlais presque son bras nu et me grisait de son parfum.

Elle était plus à son aise, plus docile, une atmosphère favorable à l'intimité était créée, soudain un flot de confidences jaillit de ses lèvres.

Elle me raconta d'abord un mythe conservé dans la littérature hindoue, qui représente la lune comme un vase plein de Soma (liqueur sacrée), laquelle diminue au fur et à mesure que les Dieux s'en abreuvent pour être rempli à nouveau par le soleil. Puis elle me confia que son caractère subissait des changements suivant les différentes phases de la lune, c'est-à-dire qu'elle se sentait plutôt le jouet de quelque force étrangère mais attachée à lui, qui l'emmenait comme le grand souffle de l'enfer et elle ne pouvait obéir qu'à son seul instinct.

« - C'est plus fort que moi, ajouta-t-elle, je crois que la lune préside à ma destinée, je suis esclave de la lune, elle m'inspire parfois je ne sais, peut-être dans mes existences antérieures j'ai commis des péchés graves? C'est terrible ce que je dois supporter, j'ai dû divorcer deux fois en Europe pour revenir toujours aux Indes. Je ne peux plus vivre que dans cette atmosphère.

fauteur étaient plutôt d'une nature discrète et désintéressée.

Pendant le parcours elle garda un silence obstiné, en contemplant les rues désertes, les quartiers indigènes et le grouillement du bazar. Je ne voulais pas la contrarier, enfin le taxi nous déposa devant Hanging Garden. Nous suivîmes les allées sous la lumière électrique au milieu d'une végétation tropicale luxuriante, puis nous traversâmes un jardin splendide qui dominait la mer, d'où l'on pouvait voir l'immense scintillement de la ville dormante. Nous marchions côte à côte, sa robe me frôlait, je sentais son parfum doux et léger. Elle s'appuya un moment contre le balustrade de ciment qui court le long du ravin, en contemplant la Tour du Silence plongée dans l'obscurité. Le ricane-ment lugubre d'un vautour effarouché dans le calme de la nuit nous parvenait de loin. Le ciel chargé était menaçant, les arbres mouillés répandaient des senteurs excitantes. Félicia se tourna vers moi :

« Il va bientôt pleuvoir, il faut rentrer, me dit-elle. »

Elle ne s'était pas trompée, car à peine montés dans le taxi, un orage éclata, et une averse commença à tomber de toute sa force. Une fois enfermée dans l'auto, elle se laissa aller au fond

Le lendemain matin, elle parlait devant ma fenêtre avec Bhagvan, je lui fis un signe de salut, elle s'approcha et me tendit négligemment une main gantée de fauve.

« - N'avez-vous pas 10 roupies à me prêter ? me dit-elle. »

Je lui tendis mon porte-monnaie, elle prit un billet de 5 roupies et le donna à Bhagvan. Puis elle ajouta : « - A ce soir. »

Le même soir, dans la salle à manger, elle me rendit les 5 roupies devant les pensionnaires qui échangèrent des sourires significatifs. En sortant ensemble elle me proposa :

« - Si l'on faisait un bout de promenade jusqu'à Hanging Garden ? »

Je hélai un taxi, nous montâmes et le taxi démarra.

« - J'ai arrangé l'affaire de Bhagvan, continua-t-elle, il est soigné à Saint George's Hospital, son cas est assez grave, aujourd'hui, j'ai été deux fois là-bas pour m'informer de ses nouvelles. »

Puis elle resta songeuse, j'étais plus ou moins habitué à ses fantaisies, mais je ne pouvais pas comprendre la raison de son attachement à ce pauvre cordonnier, je croyais que c'était peut-être, un luxe, une manie des gens trop riches et gâtés qui se montrent parfois charitable envers les pauvres, mais ces gestes de bien-

mes secrets de sa personne, et lui donnait un attrait spécial, incompréhensible. Mais pourquoi faisait-elle semblant de ne pas du tout s'intéresser à moi, tandis qu'en faisant ses confidences elle devenait tout à coup réservée et distante. Son attachement pour ce pauvre diable de cordonnier, malgré ses relations avec la société hindoue et européenne et de riches représentants de firmes étrangères m'était inexplicable. Tous les dimanches, les autos de luxe s'alignaient devant notre pension pour l'amener à Djouhou, la plage en vogue de Bombay, mais souvent elle les laissait pour s'amouracher à Taj ou à Green, avec des gigolos, qu'elle abandonnait à leur tour pour exprimer son attachement désintéressé aux gens tout à fait quelconques. Et son vague travail dans un magasin de Modes parisiennes était encore plus énigmatique.

Certainement elle était anormale, gâtée et présentait des tares, et ces complexes n'étaient-ils pas le fruit de longues lignées de générations qui s'opposaient chez elle, ou le choc de deux hérédités qui s'affrontaient? Je ne pouvais certainement pas résoudre ces problèmes trop compliqués.

En rentrant, je vis le vieux Bhagvan plié en deux, comme un paquet vide, ronflant étendu sur le pavé.

devant Gate of India.

Vous sentez cette odeur de grisou? me dit-elle, cette odeur me rappelle le grisou qui est caché en chacun de nous.

Après une pause elle ajouta: « Ce soir je suis invitée By, By, me lança-t-elle ».

Elle s'arrêta de nouveau, l'oeil méfiant, puis soudain, fit volte face et s'éloigna. Sa silhouette, mince et blanche, glissait vers Green, parmi une foule bizarre, en quête d'air frais. Mais les vagues n'apportaient pas l'haleine purificatrice et salée de l'océan, afin de balayer cette atmosphère lourde et chargée de miasmes. Quelques canots se débattaient désespérément au milieu des vagues capricieuses.

Ainsi j'étais abandonné à la rue humide, à la nuit opaque, hargneuse de Bombay, submergé par un désir frénétique mais impuissant de fuite, de voyage au bout du monde, un âcre goût de regret, d'envie, de tristesse s'était emparé de moi. Et, soudain, toute ma vie, passée et future, m'apparut aussi triste, aussi vide que cette route nocturne, pleine d'ennui, de solitude et d'irritantes hallucinations.

Depuis hier soir, je me demandais si j'avais affaire à une femme capricieuse et excentrique ou à quelque aventurière audacieuse mais dangereuse. Le côté inconnu, ajoutait encore aux char-

comme en Asie, mais jamais un pays n'a pu exercer une attraction aussi puissante sur moi que les Indes, j'en avais toujours la nostalgie. C'est seulement dans l'atmosphère surchargée de ce pays que je pourrai vivre, ce n'est pas par le snobisme des Européens qui ne voient dans les Indes que des Fakirs, des charmeurs de serpents, des rajahs et des temples. Il y a des gens qui expriment pour la première fois un pays où un peuple et les autres les suivent aveuglément. L'Inde mystérieuse, ses fastes, ses pauvretés et ses miracles ont été exploitées à satiété. Mais moi, je déteste les miracles, le plus grand miracle pour moi c'est que j'existe. Elle parlait comme si elle voulait s'en persuader.

« Avec vos connaissances et votre expérience, hasardai-je, vous pourriez facilement devenir un bon reporter.

Elle m'écouta distraitement; les yeux fixés sur les autres, sans même faire semblant de s'intéresser à moi.

« Oh! que je déteste ce métier, dit-elle, tout ce que je cherche, c'est d'enrichir ma personnalité. Je hais trop les lecteurs curieux, pour leur communiquer la meilleure part de moi-même. Je n'ai aucune envie de m'exposer ou de m'afficher, après tout à quoi bon ? »

D'un air songeur elle s'arrêta un moment

« Pauvre Bhagvan ! répondit-elle, il est mon protégé, parfois je sens une immense pitié pour lui, parfois, il me fait peur et parfois il me dégoûte, mais malgré cela il a un pouvoir extraordinaire sur moi, quoiqu'il m'obéit comme un chien. En ce moment, il est sérieusement malade, il faut que je l'envoie à l'hôpital; demain j'arrangerai cela. »

Elle ne me regardait pas, elle regardait quelque chose à travers moi sans me voir, comme si j'étais en verre. Puis nous nous dirigeâmes vers Apollo Bunder, tandis que le cordonnier, plié sur lui-même, toussait incessamment.

La lune grande, rougeâtre comme un plateau en cuivre bien astiqué montait sur l'horizon. Félicia semblait assez indifférente au spectacle qu'elle avait sous les yeux marchant comme un somnambule, habillée en Sari blanc, sa beauté était resplendissante. Elle fredonna un air de jazz avec une jolie voix frêle, un rien de voix, plein de brisures, mais qui faisait des notes tristes et languoureuses. Son chapeau à grands bords jetait une ombre sur ses yeux verts, au regard indéfinissable.

Puis, sans que je lui aie posé de questions elle me raconta qu'elle était originaire de Calcutta et qu'elle avait été élevée en Europe; elle ajouta:
« J'ai voyagé un peu partout, en Europe

s'exhalait de sa personne. C'était elle qui me parla la première en français, avec un accent anglais fort prononcé.

« Est ce que vous êtes libre ce soir ? »

« Oui, Mademoiselle. »

« Voulez-vous me conduire jusqu'à Green ? »

« Avec plaisir. »

Un changement s'était opéré en elle, son attitude et l'expression de son visage s'étaient adoucies. En descendant elle s'arrêta devant le cordonnier hindou.

« Tabiat tik hây ? dit-elle. (1) »

Le Hindou en signe de respect porta ses mains jointes à son front, s'inclinant cérémonieusement et répéta :

« Sahab Salam-Parmatma tamara balakereh, bal batché soukira ké : (2) »

Elle ouvrit son sac et glissa quelques sous dans la main du cordonnier, il baisa la terre en disant :

« Bhagvan marguia, Bhagvan marguia : (3) »

« Je déteste ce type, dis-je, il tousse tout le temps, hier soir je n'ai pas pu fermer les yeux, d'ailleurs je ne sais pas pourquoi il s'est installé devant ma fenêtre. »

(1) Ça va bien ?

(2) Que la paix soit sur toi, que le Dieu suprême te bénisse, qu'il protège tes enfants.

(3) Bhagvan est mort.

cement à quelque pouces du sol. Ce grouillement des peuples, ce mélange hétéroclite de déclassés, dénaturisés, des étrangers et des hindous aux mille faces, j'avais l'impression de me promener dans un bal costumé.

De mon retour d'Apollo Bunder en suivant la Jetée, je vis Félicia assise sur les escaliers du môle, les mains jointes, les pupilles dilatées, elle regardait fixement dans une attitude religieuse le miroitement du clair de lune sur les vagues de la mer. La pâleur diaphane de sa teinte, le tremblement de ses lèvres décelait son émotion profonde. Perdue dans ses rêveries, elle n'accordait aucune attention aux passants.

En revenant à la maison, il faisait une chaleur accablante, je fis marcher le panké, puis je m'étendis pour dormir, mais le bruit sec de la toux du vieux cordonnier m'empêchait de fermer l'œil.

Le lendemain soir, elle était absente à notre table. En sortant de la salle à manger, je me dirigeai vers l'ascenseur, j'appuyai sur le bouton d'appel : un dé clic, l'appareil docile glisse le long des tiges d'acier et s'immobilise, je tire à moi la porte extérieure et écarte le battant intérieur. A mon grand étonnement, Félicia se trouvait immobile dans la cabine comme une statue de marbre, et un parfum doux et provoquant

Après souper, je demandai à notre patron des renseignements sur cette femme.

Le patron avec sa physionomie simiesque et le clignement significatif de ses yeux, me dit :

« — Elle s'appelle Félicia, une aventurière qui est en proie à des crises tropiques.

— Un tout petit conseil, ne jouez pas avec le feu, ajouta-t-il souriant ».

J'étais fort intrigué de connaître cette personne aux allures bizarres, qui me priva si cruellement de mon orgie musicale.

En sortant pour ma promenade nocturne, je vis Félicia poursuivant une conversation apparemment animée avec le cordonnier hindou qui se trouvait devant ma fenêtre.

Les nuages dispersés, la pleine lune pâle, phosphorescente, comme l'œil d'un poisson mort se regardait dans la mer et répandait une lueur blafarde sur « Bombay la nuit ». Et le ciel entier semblait n'être qu'une irradiation lumineuse, qu'un suintement laiteux de sa pâleur. Les buss et les taxis roulaient dans un bruit de ferraille, avec un grincement mélancolique. Je suivis la rue qui débouche sur la Jetée-promenade, parmi une foule compacte de gens habillés de redingotes trainantes et coiffés d'énormes turbans multicolores. Les femmes habillées en Sari aux couleurs chatoyantes qui semblaient flotter dou-

Soudain, on frappa à ma porte: j'ouvris, une femme mince, au visage pâle, aux traits réguliers, sur son front se dessinait le sillon pâle des veines, avec de grands yeux verts clairs et une chevelure de paille; d'un air distrait me dit: «Je suis si énervée, ça me tape sur les nerfs, pour l'amour du ciel, arrêtez ce disque»

«I'm so sorry, répliquai - je»

Elle me remercia et s'en alla dans la chambre voisine.

J'arrête mon phono, en pensant qu'elle devait être une étrangère encore mal adaptée à la musique hindoue, ou la détestant par préjugé. Je m'étendis sur mon lit en parcourant une revue illustrée locale.

A huit heures, je monte au 3^{me} étage dans la salle à manger. Le patron, un métis bronzé originaire de Goa qui se disait portugais, me présenta à une demi douzaine de personnes appartenant à des nationalités douteuses. La soupe était servie, quand la porte claqua avec fracas et je vis ma voisine faire une entrée triomphale. Elle portait une robe de crêpe imprimé de fleurs jaunes et bleues, très longue, décolletée, bien serrée à la taille, avec une élégance naturelle qui rehaussait sa beauté et ajoutait à sa silhouette élancée une gaieté agreste. Elle salua les pensionnaires d'un signe de tête et s'assit sur la seule chaise vacante de notre table.

La pluie étouffait les bruits extérieurs et elle s'arrêtait tout d'un coup.

Dans la chambre, au rez-de-chaussée de ma nouvelle pension, quoique visiblement confortable, je ne pouvais pas encore m'habituer aux objets environnants: les meubles avaient une expression bizarre, énigmatique, vivante. La commode trapue, sérieuse, la haute armoire étroite à l'air pratique, mais dur et moqueur, la brave table ronde, le miroir coquet, tous me surveillaient avec une vigilance menaçante. Une odeur âcre et poivrée originaire des Indes flottait dans l'air. Devant ma fenêtre, un vieux cordonnier hindou, avec son turban rouge, à demi-nu, s'était abrité sous le linteau de ma fenêtre en une pose hiératique et résignée, en contemplant le déchainement des éléments. Il était desséché, presque décharné teinté d'olive, les yeux noirs enfoncés dans l'orbite et sa barbe mal soignée lui mangeait le visage. Une vieille boîte et des chaussures usées traînaient devant lui.

Toute cette après-midi je m'acharnai sur mon phono, un disque hindou acheté au hasard m'obsédait, je le jouai et rejouai sans interruption, puis installé dans le fauteuil, je regardai tomber la pluie, et les rares passants qui s'aventuraient au dehors. Ma fenêtre donnait sur la mer: une masse grisâtre et paresseuse qui se mêlait avec l'horizon embué.

LUNATIQUE

Une pluie torrentielle fouettait le sol sans défense, une pluie comme celle du commencement de la formation de la terre; la brise déplaçait sur la route asphaltée une poussière fine composée de particules d'eau, tandis que la mer, silencieuse et passive, pleine de ses profondes, muettes et lointaines amours, était plongée dans une brume de plomb. Tout était humide, gluant, visqueux; l'humidité rongait, attaquait tout, elle pénétrait aussi le corps et alourdissait l'âme. Un frisson de désir parcourait les êtres, un souffle de folie ou d'ivresse aspirait à l'oubli, à la lassitude, un désir fou d'abandonner tout, même son corps, s'éveillait, je ne sais dans quel bas-fond de l'être. Dans cette lasciveté passionnée, l'eau coulait, l'eau furieuse de quelque dieu en colère.

Lunatique

par

Sadegh Hedayat

métaux, grâce au radium, serait réalisable dans quelques années . Nous sommes tous assez au courant des progrès extraordinaires réalisés dans l'hypnotisme et le magnétisme pour ne pas admirer la sagacité des mages qui , plusieurs milliers d'années avant nous, avaient dépouillé les sciences de leurs secrets .

Dans le domaine de l'occultisme , le psychisme n' a pas encore dit son dernier mot et nous serons peut -être surpris un jour de nous apercevoir que, là encore, les mages nous auront précédé et auront surpris des mystères que nous commençons seulement à entrevoir .

Fin.

Le mauvais œil, les sorts, les envoûtements sortirent de son sein. Tout le cortège des mystérieuses terreurs qui pendant les siècles obscurs a hanté l'imagination humaine est venu des bords de l'Euphrate après avoir pris naissance en Perse. Il semble qu'il suffise de lire les phrases pleines de démenées par lesquelles les Mages étaient censés conjurer les esprits ou seulement de contempler pendant quelque temps les hideuses figures dessinées ou découpées en nombre infini par les artistes babyloniens, pour sentir passer dans son cerveau comme un tourbillon de folie. Devant de pareilles impressions, on ne comprendrait pas que la Chaldée, source de tant d'erreurs, ait été, en même temps, un foyer de science et de lumière, si l'on n'admettait que ses prêtres n'eussent fait des superstitions populaires un moyen de domination, et ne les eussent entretenues dans le but de maintenir leur ascendant, mais en les dédaignant pour se livrer en secret à de plus hautes poursuites.

Conclusion. — Nous sommes en notre siècle tentés de sourire des croyances et des procédés de sorcellerie des mages de Perse et de Chaldée, et pourtant il ne faut pas oublier que certaines de leurs pratiques citées ci-dessus, telles que l'alchimie, la transmutation des métaux, sont presque des sujets d'actualité scientifique et que des savants illustres, Curie, entre autres, ont affirmé que la transformation des

L'un d'eux, le démon du vent du sud-ouest, celui qui représente le souffle aride et desséchant du Kamsin ou Simoun de Mésopotamie, a sa statuette au Louvre. Il se dresse sur ses pieds de derrière terminés par des serres d'aigle ; il a le corps maigre et robuste d'un fanve , ses épaules portent l'immenses ailes , sa face camarde et décharnée est hideuse à voir , son front est surmonté de cornes et de sa gueule grimaçante semble sortir un rugissement de fureur .

Les Babyloniens surtout ont épuisé les ressources du monstrueux dans ces représentation qui contiennent toutes les laideurs de la bête et de l'homme dans des corps hideux et puissants .

Il semble que tous ces génies soient des génies du mal et , en effet, aucun ne se montrait gratuitement favorable. Il fallait acquérir leurs bienfaits ou tout au moins détourner leur colère par des incantations, des sortilèges, par des opérations magiques sans cesse renouvelées.

Les amulettes, les talismans, les syllabes fatidiques ne furent nulle part plus en honneur que dans la Chaldée. Cette contrée fut par la suite la vraie partie de la magie, car si la Magie prit naissance en Perse, elle se développa surtout à Ninive et à Balylone . Les prêtres chaldéens et assyriens furent les prédécesseurs des alchimistes, des astrologues et des sorciers de moyen âge .

magiques et cabalistiques, et croyaient notamment qu'il suffisait d'enfermer en un trou creusé en terre un rayon de soleil qui après un certain nombre d'années, devait se transformer en un lingot. Ils n'ignoraient rien de nos pratiques actuelles de la suggestion, transmission de pensée, magnétisme, hypnotisme et pouvaient, tels que les fekir de l'Inde se plonger eux-mêmes en état de catalepsie. La plupart d'entre eux, toute question de sortilège et de magie mise à part, étaient de véritables savants.

3-Influence de la Magie en Chaldée.- La magie devait avoir sa répercussion en Assyrie et en Chaldée. Ce n'étaient pas seulement les âmes des morts qui jouaient pour les habitants de Babylone et de Ninive le rôle de bons ou de mauvais génies. Toute atmosphère était pour eux peuplée d'êtres invisibles dont l'influence sur les événements de la vie était considérable et qui répandaient le bonheur ou le malheur suivant qu'on avait su les rendre ou non favorables.

Il serait impossible de décrire ou d'énumérer tous ces démons familiers dont l'imagination chaldéenne avait rempli l'espace à l'époque d'ignorance ou tout pour les hommes était sujet d'inquiétude ou de terreur. On les représentait sous les formes les plus étranges et parfois les plus monstrueuses. Les cylindres, les chatons de bague, les cachets sont couverts de leurs figures effrayantes ou grotesques.

brins de tamaris réunis en faisceau fut transmis par eux des Scythes aux Mèdes ; chez les premiers, c'étaient des roseaux ou des baguettes de saule qui servaient à ce genre de divination ; en Médie , on ne voyait jamais un mage sans son bareman ou bouquet de tamaris

Ily eut parfois chez les Iraniens de violentes réactions politiques et religieuses contre l'ambition envahissante des mages . La magophonie ou massacre des mages qui suivit le renversement du faux Smerdis, devint un anniversaire joyeusement célébré en Perse, et durant lequel aucun mage n'osait se montrer en public .

3- La Magie proprement dite - Les Mages, ainsi que leur nom l'indique, ont donné naissance à cette science du merveilleux que l'on nomme la Magie et qui fut en si grand honneur au moyen âge . Les Mages connaissaient l'art de guérir les maladies et les plaies par les simples herbes qu'ils allaient cueillir dans les prés et dans les bois . Ils composaient des breuvages magiques, tels que philtres d'amour, élixirs de longue vie et donnèrent naissance à des pratiques curieuses, comme l'envoûtement, les lancements de sorts, la transmission des blessures et maladies à distance par simples attouchements sur une statuette de cire représentant la victime à soumettre au mal . Ils tentèrent aussi bien avant nos savants actuels, la transformation des métaux et notamment du plomb en or . Ils avaient pour cela des procédés bizarres, paroles

ra . Les Sassanides le restaurèrent un moment, mais les Musulmans le renversèrent à tout jamais et les compatriotes de Zoroastre ont oublié jusqu' au nom du législateur qui fit la fortune et la grandeur morale de leurs ancêtres .

2- L a M a g i e . - Au début les Mages respectaient la religion de Zoroastre , leur principale occupation était de détruire les animaux nuisibles, oeuvre d'Agra Mainyons, tels que fourmis, serpents, sauterelles. Ils procédaient aussi à des sacrifices et tiraient des présages des entrailles de leurs victimes . Hérodote prétend que les mages ne se contentaient pas toujours de sacrifices d'animaux, et qu'ils sacrifiaient volontiers aux Dieux des jeunes garçons et des jeunes filles . De telles coutumes ne furent introduites dans le mazdéisme que par les mages de Médie , caste sacerdotale établie dans le pays bien avant l'invasion des Iraniens, et qui sut se faire admettre parmi les Aryens comme tribu nouvelle et conquérir peu à peu sur les vainqueurs l'influence dont ils avaient joui chez les vaincus .

Ils s'établirent comme intermédiaires entre les dieux et les hommes Nulle cérémonie religieuse ne put être accomplie sans eux. « Sans mages , point de sacrifice possible », dit Hérodote. L'astrologie , les incantations , les exorcisme , la divination furent mêlés par eux aux simples pratiques de l'ancien culte zoroastrien . L'usage de prédire l'avenir d'après la disposition de

ous orientales , défigurée par ses ministres . Ils se nommaient les Mages et formaient une corporation redoutable et puissante , sans néanmoins constituer une caste héréditaire , car ils admettaient des étrangers parmi eux . Les Mages se divisaient en trois catégories, les Erbedes , ou disciples, les Moghbedes, ou maîtres, les Destour Moghbedes ou maîtres supérieurs. On leur imposait de singulières épreuves; ils devaient creuser la terre jusqu' à ce qu'ils eussent trouvé de l'eau, passer à travers la feu, jeuner dans la solitude, etc . Leur costume se composait d'une longue robe traînante , serrée autour du corps par une large ceinture . C'est encore le costume que portent aujourd'hui les derniers sectateurs de Zoroastre , les Parsis ou Guebres de l'Hindoustan . Les Mages n'avaient pas de temple. Ils adoraient Ormuz en plein air, sous la forme du feu: symbole le plus pur de la divinité toujours agissante, aussi les souverains persans furent - ils , dans leurs conquêtes , des iconoclastes et des destructeurs de temples .

Les mages ne se contentèrent pas de l'influence morale . Ils imposaient au roi certaines épreuves avant son couronnement; et , pendant son règne, diverses occupations . Ils siégeaient dans ses conseils et rendaient la justice en son nom . Parfois même , ils usurpaient le pouvoir. Aussi, le mazdéisme se ne maintint-il pas dans la pureté où nous le montre l'Avesta . Au contact de la Grèce et de l'Assyrie, il s'alté-

jours , l'homme se réveille . S' est-il mal conduit , Abriman ou l'un de ses noirs acolytes le précipite dans un sombre abîme , qui pourtant, ne se referme pas à tout jamais sur lui, car ainsi que dans le purgatoire chrétien, les prières des survivants peuvent abrégier la durée de son supplice . A-t-il, au contraire, mérité une récompense, il est mené par les Yzeds au sommet du mont sacré , et voit s'ouvrir devant lui le grand passage Mais une figure charmante et souriante se présente devant lui , et comme Béatrice à Dante, lui tend les bras en l'appelant vers elle: « Qui donc es-tu, ô beauté? Jamais je n'ai rien vu de si pur au monde. Ami, je suis ta vie même, ta pure pensée , ton pur parler , ton activité, pure et sainte. J'étais belle; tu me fis très belle Voilà pourquoi je rayonne , glorifiée devant Ormuz. » Elle dit , prend l'homme par la main et le conduit au ciel. Désormais l'âme et l'homme ne font qu'un . Ils se sont retrouvés , mais détachés de toute enveloppe matérielle L'Avesta les représente abîmés dans la contemplation de Dieu. Ils nagent dans les régions célestes , ils planent d'un vol d'aigle , ils s'élancent au-dessus des mondes avec la rapidités de l'éclair .

II. - NAISSANCE ET DEVELOPPEMENT DE LA MAGIE .

I- Les Mages . - Cette religion si pure et si noble fut plus tard, comme toutes les religi-

matérielles. Le réformateur ne demandait pourtant pas l'impossible. L'ascétisme et le mysticisme n'étaient point à ses yeux le but suprême de la vie. Il ordonne de soigner et d'entretenir son corps. Il recommande le mariage, et les soins de la famille. Il prescrit de donner à ses enfants une instruction supérieure à celle qu'on a reçue et, seul parmi tous les fondateurs de religions antiques, fait un devoir impérieux de la charité envers ses semblables.

Mais le point sur lequel Zoroastre insiste le plus est l'obligation du travail ; avant tout, le travail de la terre, car la terre lui témoigne la première sa reconnaissance et il entre à ce sujet dans mille détails qui font de l'Avesta une sorte de traité d'agriculture.

« Laboure et sème, dit-il. Qui travaille avec pureté accomplit la loi. Il fait plus qu'en sarrifant dix mille fois ». Grande et noble pensée qui a fait la supériorité des sociétés modernes, actives et agissantes, sur les sociétés antiques inertes, et languissantes.

Telle est la vie de l'homme sur la terre : pureté et travail. Mais Zoroastre ne l'abandonne pas ici-bas. Il croit à une autre existence et c'est ici surtout que l'Avesta s'élève à une hauteur de conception vraiment sublime. La mort étant une victoire d'Ahriman, le cadavre est considéré comme impur. On le transportera sur une montagne où les oiseaux le déchiqueteront et le soleil le rongera. Au bout de trois

vais instincts, en suivant certaines prescriptions, mériter par le travail. Au nombre de ces prescriptions recommandées : signalons la confession, les prières, la charité, les soins du corps et de l'esprit, l'amour de la famille. L'homme doit, en effet, se maintenir dans la pureté en avouant ses fautes. « Je me repens de tous mes péchés, lisons nous dans l'Avesta. J'y renonce ainsi qu'à toute mauvaise pensée, à toute mauvaise parole ; à toute mauvaise action... Ayez pitié de mon âme, ô purs, dans ce monde et dans l'autre. J'y renonce par les trois paroles et je m'en repens ».

Il s'aidera encore contre les suggestions d'Ahriman par la prière, mais à la condition de ne prier ni seul, ni pour lui seul. La prière s'adresse à Ormuz, aux astres, aux éléments : « O Lune, je t'invoque, astre brillant, éclatant de lumière et de gloire, qui parais en haut du ciel, qui élèves l'esprit et lui donne la paix ; ô lune bien-faisante qui produit la verdure et l'abondance ». L'homme invoquera aussi le feu. Il lui demandera « une science excellente, une langue douce et mélodieuse, une imagination et une intelligence qui comprend et l'avenir ». Il priera encore les eaux qui fertilisent : « O sources qui, du fond de la terre, montez et bouillonnez, beaux canaux, nourrissants, moelleuse eau limpide, douce eau courante, qui multipliez l'arbre et purifiez le désir, soyez bonnes et coulez pour nous ».

Ces prières, il les adressera à toutes heures, chaque fois que sa pensée se dégagera des choses

justice, piété, richesse, immortalité, puis les Yzeds, répandus dans tout l'Univers et veillant à sa conservation, et enfin les Ferouers, formes pures des choses, créatures célestes répondant aux créatures terrestres. Mais Ahriman a pour serviteurs une armée de noirs démons qui troublent la terre, y sèment le vice et y récoltent la mort. Aux Amshaspands répondent les six Darvands, et aux Yzeds les Dews ou démons, qui sont aussi puissants pour le mal que leurs antagonistes pour le bien.

De là l'opposition de deux mondes: l'un, celui de la lumière, qui ne produit que du bien; l'autre, celui des ténèbres qui ne produit que du mal. Le champ de bataille est l'univers entier. Les étoiles dans le ciel forment deux camps, les animaux sur la terre sont ennemis, les éléments eux-mêmes, entrent en lutte. Au milieu des deux armées, tiraillé en sens divers, se trouve l'homme. Tout se groupe autour de lui. De lui seul dépend l'issue du combat.

Cette allégorie est transparente. Ne sommes-nous pas, en effet, placés entre nos bons et nos mauvais instincts, et n'est-ce pas l'essence même de la religion que de triompher de ces mauvais instincts?

Zoroastre le savait, et dans l'Avesta, il donne les moyens à l'homme d'assurer la victoire d'Ormuz sur Ahriman, en lui enseignant ses devoirs. Or, ces devoirs, deux mots les résument: lutter et mériter. Lutter contre ses mau-

res, traitait des prodiges de la création et des bonnes actions de Zoroastre.

La religion de Zoroastre.—Telle qu'elle ressort des livres sacrés, la doctrine de Zoroastre, ou mazdéisme, c'est-à-dire, science universelle, repose sur l'idée de la création. La création est l'oeuvre d'Ormuz, le principe du bien, représenté par la lumière, le feu, le soleil. Ormuz est le Dieu souverain et unique. Il n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin. C'est lui qu'invoque en ces termes élevés le poète du Yacna : «Je te célèbre, ô créateur lumineux, et resplendissant, très grand et très bon, très parfait et très énergique, très intelligent et très beau, éminent en pureté, qui possède la bonne science, toi qui nous a créés, qui nous a formés, qui nous a nourris, toi le plus accompli des êtres intelligents.»

Certes, il est difficile d'avoir de la divinité une notion plus pure et qui se rapproche davantage du monothéisme. Mais par une étrange déviation, Zoroastre, se heurte au problème de l'origine du mal et ne pouvant l'expliquer, il invente Ahriman, la divinité malfaisante, l'auteur du crime et de la mort. Entre ces deux principes opposés s'engage une lutte terrible dont les hommes sont les spectateurs et trop souvent les victimes. Ormuz a sous ses ordres toute une hiérarchie d'esprits célestes qui combattent pour lui. Ce sont d'abord les six Amshaspands, dont les noms veulent dire, bonté, vérité,

Vistasp.

12- Le *Khast*, composé de 22 chapitres et divisé en six parties, traitait de la foi qui est due aux enseignements de Zoroastre, de la soumission à la loi et aux princes, de la culture de la terre et des plantes, des catégories humaines (princes, juges et théologiens; guerriers, agriculteurs, commerçants et industriels);

13- Le *Cafand*, 60 chapitres, traitait de la science nécessaire aux hommes et des prodiges opérés par Zoroastre;

14- Le *Jarast*, composé de 22 chapitres, traitait des origines de l'homme, de son existence, dans le sein de la mère et de son sort après la naissance;

15- Le *Baghan Yast*, 17 chapitres, faisait l'éloge des créatures célestes;

16- Le *Nayarum*, composé de 54 chapitres, traitait de préceptes spéciaux à certaines circonstances de la vie;

17- L'*Aeparum*, composé de 64 chapitres, traitait entre autres choses, des actions permises et de celles qui ne l'étaient pas;

18- Le *Devacerjed*, 65 chapitres, parlait des unions entre consanguins, de la connaissance de l'homme et des quadrupèdes;

19- L'*Ackarem*, 52 chapitres, traitait du développement des arts jusqu'au jugement dernier et parlait de celui-ci;

20- Le *Vendidad*, composé de 22 chapitres;

21- Le *Hadokht*, composé de trente chapitres.

4 - Le *Bugh*, 21 chapitres, traitait des devoirs imposés par la loi et du moyen de parvenir au Paradis ;

5- Le *Du vaz d a h Il a m a c t*, traitait de la connaissance des deux mondes et des êtres qui les peuplent, de la révélation qu'en a faite la divinité, de la résurrection et du jugement dernier ;

6- Le *Nad ir*, 35 chapitres. Il y était parlé du monde, des astres, de la forme et de la vie du ciel, de la cosmogonie générale ;

7- Le *Pae am*, composé de 22 chapitres, traitait des quadrupèdes, des 6 grandes fêtes des Gahanbars, commémoratives de la création ;

8- Le *Ratustai*, composé primitivement de cinquante chapitres, sur lesquels il n'en restait plus que treize à l'époque d'Alexandre, traitait des différents chefs de la création, des princes, des juges, de la fondation des villes ;

9- Le *Baras*, 60 chapitres, réduite à 12 au temps d'Alexandre ; il y était également traité des princes et des juges, puis de certaines fautes que commettent les hommes ;

10- Le *Kasakcira h*, 60 chapitres, réduits à 15 au temps d'Alexandre. Ce livre s'occupait de la vertu, de la sagesse, des choses qui amènent l'homme au bien ;

11- Le *Vastacp S a h*, composé primitivement de 60 chapitres, sur lesquels 10 survivaient seuls au temps d'Alexandre, traitait du développement que reçut la foi mazdéenne sous

Zoroastre. Ce réformateur se nommait **Zarouastre**. On ne connaît pas la date de sa naissance, et peu de choses de sa vie, sinon qu'il fut, comme Confucius, une sorte de philosophe qui n'eut d'autre but que de simplifier le culte et d'épurer la religion. A défaut de sa vie, nous connaissons l'oeuvre du prophète, elle commande l'admiration, il n'y a pas dans toute l'antiquité de doctrine aussi pure, aussi opposée au polythéisme des races chamitiques et sémitiques. Il est difficile de concevoir avec l'aide de la seule raison un culte qui se rapproche autant des vérités éternelles. On peut s'en convaincre en étudiant les ouvrages sacrés composés par Zoroastre ou du moins inspirés par lui.

LES LIVRES SACRÉS - Voici, d'après A Hovelacque, le titre de ces Vingt et un nosks et l'énumération sommaire des matières qu'ils traitaient:

1 - **Le Citud Yest**, traitait de la grandeur des êtres divins, un prêtre qui le récite par trois fois, selon les principes indiqués, voit venir à lui les créatures célestes, il comprend 33 chapitres ;

2 - **Le Citud Ghar**, comprenait 22 chapitres. Il traitait de la prière, de la pureté des œuvres, des aumônes, de l'unité qui doit régner entre proches ;

3 - **Le Vahist Manerah**, composé également de 22 chapitres traitait de différentes observations de la loi, des bonnes intentions, etc;

La Magie en Perse

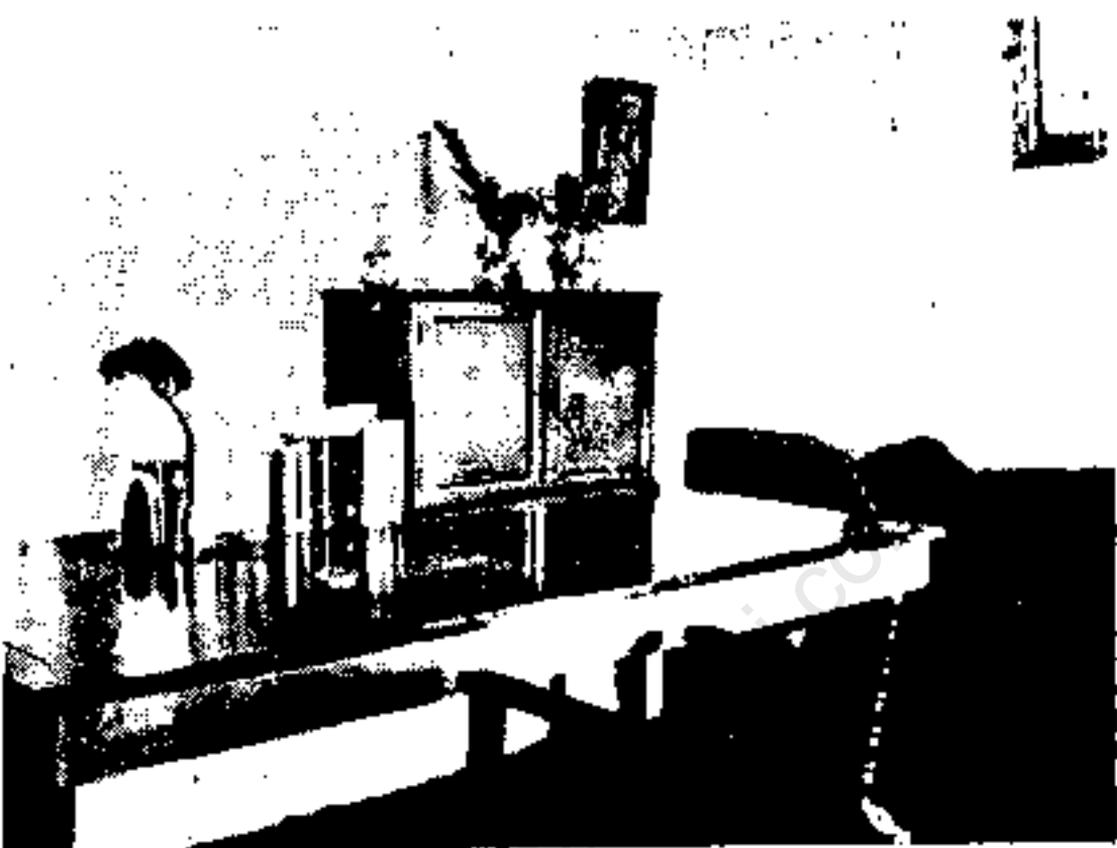
1. — ORIGINE DE LA MAGIE EN PERSE

La religion primitive des Aryas.— La religion primitive des Aryas fut le culte d'un Dieu unique, mais bientôt ce Dieu créateur se confondit avec l'univers créé par lui. Chacun de ses attributs devint comme une personne distincte et reçut les hommages aveugles de la foule. Le polythéisme naquit et avec lui les impuretés d'un culte corrompu. Les divinités et les cérémonies de cette religion, dégénérée furent conservées par les Aryas qui s'établirent plus tard en Hindoustan. Heureusement pour les tribus aryennes qui continuèrent à résider en Bactriane, survint un réformateur qui les arracha à leurs erreurs en les ramenant au culte d'un dieu unique.

La Magie en Perse

par

Sadeq Hedayat



گوشه‌ای از اتاق کار صادق هدایت در خانه پدری

خط نامہ

درست	نا درست	سطر	صفحہ
وسیلہ ای است برای اطفای	اطفاء	۹	سی و ہشت
سفت	لغت	۱۰	چہل و ہفت
باید	نباید	۱۱	۴
فرخناک	فرخناک	۱۷	چہل و ہشت
زیر چراغ	چراغ	۲۲	۱۹۲
ژامبلیک	ژامبلیک	۹	۲۸۰
سفت	لغت	۲۹	۴۰۶
باید	نباید	۱	۴۰۷